

Annie Abriel

La plume de l'Aigle

*De Frédéric de Châteauevieux
à Daniel de Roulet*



ÉDITIONS
CABÉDITA
2017

DU MÊME AUTEUR

L'éléphant de la Bastille

Publibook, 2013

(Prix 2014 de l'Amicale de la presse jurassienne)

Couverture: Réalisation Christophe Roger

© 2017. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-794-8

Le bonnet rouge

Ce matin encore la boîte aux lettres est vide. Cet objet qui à l'ère du courriel n'est plus qu'un réceptacle de lettres administratives et de papiers promotionnels est planté devant le portail, à une cinquantaine de mètres de la maison. D'ordinaire c'est Charlie qui va chercher le courrier, mais j'attends un paquet et depuis deux semaines je persiste à guetter l'arrivée du facteur. En vain. Je commence à penser que mon correspondant a changé d'avis. Il a pu juger que je n'étais pas forcément la bonne personne pour tirer parti de ce document. Contrairement à ce que j'ai cru hâtivement.

Je revois l'ami dont j'attends les nouvelles en face de moi, deux ans auparavant, à la Brasserie 1802 de Besançon, la signature d'Hugo agrandie reproduite sur le mur au-dessus de la tête, son long corps enfoncé dans un siège confortable. Il m'interroge sur un roman que je viens de terminer et critique le bien-fondé de mon projet. «Quelle idée d'écrire comme au XVIII^e siècle, c'est comme si un musicien composait comme Mozart, écris sur ton temps avec ton style, on saura vite si tu en as un», et comme je m'enflamme, il préfère couper court, pas trop envie d'argumenter.

Puis mon roman a été publié et Daniel a fait l'effort de me lire – «c'est bien parce que c'est toi» – et à ma surprise, m'a écrit un gentil commentaire. Relations pour une fois inversées, car je suis d'abord sa lectrice. Grâce à une proximité géographique: Daniel l'écrivain suisse habite Genève mais séjourne

régulièrement dans sa maison du Jura français. Un voisin pas comme les autres. J'ai découvert son œuvre romanesque, ses récits de marche, et nous sommes devenus amis. Parfois il m'envoie un inédit, ou un ancien article qu'il estime intéressant pour moi. Nos échanges portent beaucoup sur ses écrits. Une bonne façon de faire connaissance, au-delà de la littérature. Je crois qu'il a confiance en mon jugement, comme en celui d'autres lecteurs attentifs. Charlie appartient au club.

J'en ai conclu qu'on peut être un écrivain reconnu, oracle – je n'écris pas vénérable, il est bien trop iconoclaste pour les gardiens du temple helvète – de la mondialité et des révolutions citoyennes, infatigable pourfendeur du nucléaire, grand sachem de la déconstruction et apprécier malgré tout un livre qui n'a d'autre ambition que de divertir son lecteur par une plongée apocryphe dans un autre temps. Oui, je me suis bien amusée à incarner durant cette écriture de *L'éléphant de la Bastille* un peintre néoclassique, acteur d'une tragédie amoureuse et domestique. J'ai juste suivi ma pente.

Bref, après cette lecture Daniel m'a parlé il y a quelques semaines d'une histoire familiale qui remonte à la Révolution. Il doit penser que je suis incorrigible, ou vision plus flatteuse, mon *Éléphant* l'a convaincu que je suis capable d'écrire sur ce mystérieux sujet et il me confie le bébé.

J'ai donc reçu un premier fichier par internet; c'est piquant, un récit quelque peu helvète-centré, car si vous ne le savez pas, apprenez comme moi que le bonnet phrygien, le couvre-chef de la Marianne, a une origine suisse. Parfaitement! En résumé, si on s'en coiffait depuis le 14 juillet 1789 pour arborer la liberté en souvenir des esclaves romains affranchis qui le portaient, il devint l'emblème de la République après l'affaire de la mutinerie de Nancy. Des soldats du régiment suisse de Lorraine s'étaient soulevés contre leurs officiers en août 1790 pour obtenir la même augmentation que le régiment français de leur commune

garnison de Nancy. Plusieurs dizaines d'entre eux avaient été condamnés aux galères de Brest puis, libérés en 1791, avaient triomphalement défilé dans Paris coiffés du bonnet des galériens. Rouge quand on purgeait une peine à durée déterminée. Les condamnés à vie portaient le bonnet vert. C'est le rouge qui l'a emporté. On a crié liberté, égalité, fraternité et on a adopté ce seyant couvre-chef plus tard ravivé par Peyo le créateur des Schtroumpfs.

Cet article rédigé par Daniel pour le journal suisse *La couleur des jours* relatait ce fait historique et abordait ensuite le sujet sur lequel il me proposait d'écrire. Plutôt intrigant, même carrément génial. J'étais ferrée.

À la suite de ce premier envoi, je devais recevoir le livre annoncé dans les jours qui suivaient. Rien.

Voilà pourquoi le doute commence à semer ses graines perfides. Daniel est d'une ponctualité tout helvétique et d'une parole sûre, aussi je me perds en conjectures et penche de plus en plus pour une bifurcation. Au dépit ressenti, je perçois que j'ai une forte envie de découvrir ce texte et peut-être de m'en emparer.

Les jours d'après, je cessai de me préoccuper du courrier. Charlie qui savait que j'attendais ne faisait aucun commentaire.

Les jours passent, et alors même que j'y pense moins, je reçois un mail de Daniel.

« Chère Annie,

» De retour de Barcelone, j'ai trouvé le paquet que je te destinai dans ma boîte à Genève, avec la mention adresse erronée. J'ai écrit Noisey au lieu de Noisey le Vieux, or il y a un autre Noisey dans le Jura. Je l'ai donc réexpédié ce matin. J'espère que tu n'as pas perdu patience. Prends tout ton temps pour le lire, je repars à New York puis en Roumanie. On se voit à mon retour, d'ici un mois. Amuse-toi bien avec le marquis. »

Que de moroses supputations pour une adresse incomplète! Le livre est arrivé, soigneusement enveloppé de papier kraft. Je m'attendais à plus épais. En couverture, le titre: *Le manuscrit de Sainte-Hélène* et le sous-titre, *Une énigme napoléonienne*¹ accrochent le lecteur. L'illustration représente les premières lignes manuscrites d'un texte, suivies de la signature de Napoléon, et le buste de l'empereur en filigrane de manière à en signaler l'auteur. Je ne suis pas une spécialiste, mais je connais l'écriture impériale illisible et le paraphe sous les lettres du nom. Ce n'est pas cette signature qui apparaît, ni même une imitation. Au lecteur averti, la couverture d'emblée interpelle.

Je découvre un ouvrage divisé en deux parties égales: le texte intitulé *Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue, 1817*, et sa présentation par l'historienne Michèle Brocard.

Elle introduit ledit *Manuscrit* par une étude très documentée sur le contexte de parution et l'identification de son auteur, notamment des éléments précis sur son époque, son entourage, son lieu de vie.

La deuxième partie apparaît comme suit: *Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue, 1817 London, John Murray, Albermale street 1817*. Il est précédé d'un «Advertisement»: «This work, which is equally distinguished by its spirith audits ingenuity was given to the publisher with an assurance of its being brought from Ste Helen tough an air of mystery was affected by thoorond the mode of its conveyance.

Wheter it be really written by Bonaparte or by former confidential friend matter that left entirely to conjecture. It bears some resemblance to his style, more to his manner audis altogether just what the ostensible author, on an able apologist under his name might be expected to say to his opinions motives and actions.»

¹ Michèle Brocard, *Le Manuscrit de Sainte-Hélène*, Cabédita, 1996.

En voici la traduction :

«Cet ouvrage, qui se distingue autant par son esprit que par son ingénuité a été remis à l'éditeur avec l'assurance de sa provenance de Sainte-Hélène, bien qu'un mystère entoure son mode de transport.

» Qu'il soit réellement écrit par Bonaparte ou par un ancien ami intime sera jugé par le lecteur. Il porte l'empreinte de son style, et encore plus celle de son genre, c'est-à-dire exactement les mots, les opinions, les motivations et les actions que l'on est en droit d'attendre de l'auteur prétendu, ou d'un habile apologiste. » Prudemment l'éditeur se protège par cet avertissement au lecteur. Il n'affirme pas que l'auteur est Napoléon. Il place pourtant à la fin, comme une conclusion, la protestation de Napoléon *himself* le 4 août 1815, rédigée en mer sur le *Bellérophon*, direction Plymouth, qui en appelle devant l'Histoire au gouvernement anglais de cette captivité déshonorante pour l'Angleterre à qui il s'était livré en toute confiance.

Par un texte authentique en épilogue, l'éditeur sème le doute et embrume le lecteur.

Le *Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue* est immédiatement interdit par la police de Louis XVIII, mais il circule dans toute l'Europe. La véracité de son auteur n'est dans un premier temps pas contestée, on se jette sur les paroles de l'exilé, c'est du Napoléon pur jus. Mais voilà que l'ex-empereur le dément quelques mois plus tard. Il reconnaît la réalité des faits mentionnés, mais en dénie la paternité. Il y reviendra dans le testament rédigé quelques semaines avant sa mort :

«Je désavoue le manuscrit de Sainte-Hélène et autres ouvrages sous le titre de Maximes, Sentences, que l'on s'est plu à publier depuis six ans. Ce ne sont pas les règles qui ont dirigé ma vie.»

Le *Manuscrit* n'est donc pas de lui, c'est un faux. Voilà l'énigme.

Il est d'autres ouvrages que l'empereur aurait pu, aurait aimé approuver. La morale personnelle et politique qu'il revendique, on la trouve dans les récits de ceux qui ont partagé l'exil de Sainte-Hélène. Mais il ne pourra donner son approbation au plus complet, au plus authentique des témoignages, un testament politique pour sa postérité dont il contrôle chaque mot. En effet, Napoléon qui meurt le 5 mai 1821 ne connaîtra pas la parution en 1823 du *Mémorial de Sainte-Hélène*, journal de bord des années d'exil sur le rocher tropical. Le rédacteur est Emmanuel de Las Cases, un ci-devant émigré rallié à l'Empire, qui sans être un des familiers de l'empereur le suit pourtant dans son exil. Attachement, fidélité, sens aigu du devoir, loyauté. Il tient un journal quasi quotidien des faits et gestes de Napoléon, note ses analyses sous sa dictée. Ce verbatim recueilli dévotement, nourri de mille anecdotes sur l'empereur, fut le livre de chevet de Stendhal et a inspiré la jeunesse romantique; c'est le fondement du bonapartisme. Il inscrivait l'Empire dans les heures glorieuses de la Révolution.

Le *Manuscrit* précède de six ans la parution du *Mémorial* de Las Cases.

Qui est donc le mystérieux auteur d'un ouvrage un temps pris en Europe pour argent comptant ?

C'est là que Daniel entre en scène. Recollons au bonnet rouge. Le marquis de Châteaueux, colonel-proprétaire du 6^e régiment d'infanterie suisse mutiné en 1790 et stationné à Nancy, est son ancêtre. C'est en sa qualité de chef militaire des gardes suisses qu'il a soutenu le massacre des insurgés après que la garde nationale sous les ordres de La Fayette et du marquis de Bouillé les eut vaincus. Ce n'était pas qu'une question d'argent, d'arriérés de solde et d'augmentation. Les soldats du régiment Châteaueux étaient favorables au changement de régime. Un an avant, le 13 juillet 1789, ils n'avaient pas tiré sur la foule lors du rassemblement du Champ-de-Mars, favorisant ainsi la prise

de la Bastille. Comme le peuple, ils souhaitaient le rappel de leur compatriote Necker, contrôleur des finances renvoyé par Louis XVI le 11 juillet. Necker plaidait pour une monarchie parlementaire à l'anglaise et devenait pour cette raison indésirable dans l'épreuve de force entre l'assemblée auto-proclamée nationale et le roi. D'où cette décision royale qui fut un élément déclencheur du mouvement populaire. Les soldats suisses prenaient parti pour la Révolution, contrairement à leurs officiers qui traînaient les pieds, dédaignant de faire allégeance au serment civique. Le marquis genevois choisit son camp. C'est celui de la contre-Révolution. Trois cent neuf insurgés sont tués au combat, le soldat genevois Soret est roué, dernier homme à subir ce supplice en France, vingt-trois soldats sont pendus, quarante et un condamnés à trente ans de galères. Ceux-là mêmes qui libérés défilèrent coiffés du bonnet rouge.

Voilà comment Michelet relate cet épisode : « Le soir l'ordre était rétabli, les régiments français partis, les Suisses de Châteaueux furent moitié tués, moitié prisonniers. Ceux qui ne se rendirent pas tout de suite furent trouvés, les jours suivants égorgés. Trois jours après on en prit encore un qu'on coupa en morceaux dans le marché ; dix mille témoins l'ont pu voir. Après le massacre, la ville eut un spectacle plus affreux encore, un supplice immense. Les officiers suisses ne se contentèrent pas de décimer ce qui restait de leurs soldats, il y eût eu trop peu de victimes : ils en firent pendre vingt et un ; cette atrocité dura tout un jour ; et pour couronner le tout, le vingt-deuxième fut roué. » Après cette restitution des faits, Michelet livre une appréciation ironique et consternée : « L'ignoble, l'infâme pour nous, c'est que ces Nérons ayant condamné encore cinquante Suisses aux galères (probablement tout ce qui restait en vie), nous eûmes la noble mission de les mener et de les garder à Brest. Ces gens qui n'avaient pas voulu tirer sur nous le 14 juillet, eurent pour récompense nationale de traîner le

boulet en France.»² Bon serviteur de la monarchie française, le marquis de Châteauevieux sera en 1814 décoré par Louis XVIII du grand cordon du mérite militaire.

Voilà qui est l'aïeul de notre écrivain internationaliste, adepte des Indignés des agoras mondialistes. Lourd héritage!

Mais quel rapport avec Napoléon et le *Manuscrit*? C'est le fils du marquis, Frédéric Lullin de Châteauevieux, qui l'a écrit et fait paraître en 1817, un an après la mort de son père. La parole de l'ex-empereur est usurpée par un aristocrate genevois, fils d'un parangon de la réaction. On comprend que personne ne s'en douta. Le jeune homme avait 18 ans lors du massacre de Nancy perpétré par son père et servait dans son régiment. Pas pour longtemps, car il est dissous sur-le-champ. Rude expérience. Après le 10 août 1792, la Législative supprime tous les régiments de gardes suisses: place à l'armée patriotique.

Lors de la prise des Tuileries, huit cents gardes suisses avaient trouvé la mort pour protéger le roi, puis des dizaines d'autres emprisonnés furent tués lors des Massacres de septembre. Victimes de la noblesse réactionnaire à Nancy, puis du peuple enragé à Paris.

On comprend que Frédéric se retire sur ses terres genevoises et se consacre désormais comme l'écrit Daniel à ses trois passions: «les moutons, la pomme de terre et l'écriture». Diantre! Retenons le troisième terme, de loin le plus explosif, sans vouloir rabaisser ses autres talents. Il attendra 1841 pour dévoiler la vérité sur le *Manuscrit* et en assumer la paternité. C'est le début d'une ère nouvelle, la solennelle réconciliation nationale orchestrée par Louis-Philippe autour du retour des cendres de Napoléon à Paris selon les vœux de l'empereur déchu dans son ultime message rédigé à Longwood le 16 avril 1821: «Je désire

² Jules Michelet *La Révolution française*, tome 2, chapitre 1. Éditions Jean de Bonnot, 1974.

que mes cendres reposent sur les bords de la Seine au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé.» Surtout quand il servait sa gloire...

Dès lors Frédéric ne craint plus de nuire à son propre fils qui poursuivait sa carrière militaire française dans la garde royale orléaniste.

Une histoire de père et de fils. Daniel pense que je peux écrire sur cette familiale imposture.

Voilà pourquoi j'attendais le paquet genevois.

Je dévore ce *Manuscrit*. J'en fais part à l'envoyeur.

«Cher Daniel,

»Tu savais que dès la première page je serais accrochée. Pour le plaidoyer en soi, car on croit lire du Napoléon, un retour sur expérience en quelque sorte, et pour le deuxième niveau, l'incrédulité croissante devant la perfection de l'identification, une copie sans fautes. Voilà l'énigme, celle de toutes les impostures réussies.

»Tu m'as dit que tu as offert aux Archives nationales de Paris la gravure représentant le marquis père de l'auteur et quelques papiers de famille le concernant. Bon débarras. Tu ne veux rien avoir à faire avec ce triste sire. Le fils, Frédéric, est plus présentable. J'ai lu que Stendhal a reconnu son talent d'analyste à la lecture de ses *Lettres de Saint-James* sur l'Angleterre: «le meilleur politique qui imprime à l'époque actuelle». J'en suis bien convaincue à la lecture du *Manuscrit*.

»Je présume que tu ne m'as pas lancée sur Frédéric pour que je ne fasse qu'une étude historique. Alors quoi? Je ne sais, pas plus que toi sans doute, mais laissons mûrir. Cela m'intéresse. Cette imposture, ce pied de nez au père, et aussi cette filiation à distance temporelle avec l'écrivain indigné d'aujourd'hui.

»On en reparle à ton retour.»

Table des matières

Le bonnet rouge.....	7
Les amis de Germaine	17
Le château de Frédéric	25
L'Internationale.....	33
Jean-Jacques et la pomme de terre	39
L'empreinte de Genève	43
De la politique.....	49
Franchir un cap	61
Vouloir écrire.....	67
La routine	75
Qui sonne?.....	81
Retour aux alpages.....	87
Pères et fils.....	91
Voyager	101
<i>Switzerlanders</i>	109
Le bouquet.....	113
Épilogue.....	117
Postface de Daniel de Roulet.....	119
Table des matières.....	123